

J'SUIS PAS PLUS CON QU'UN AUTRE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ BUCHET/CHASTEL

Le Colosse de Maroussi

Le Sourire au pied de l'échelle

Aller-retour New York

Un diable au paradis

Peindre c'est aimer à nouveau

Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La Crucifixion en rose, Sexus, Plexus, Nexus,
Éditions Christian Bourgois, 1996, 1999

Tropique du Capricorne suivi de Tropique du
Cancer, Éditions Stock, 2005

HENRY MILLER

J'SUIS PAS PLUS CON
QU'UN AUTRE

R O M A N

BUCHET ● CHASTEL

© 1976 by Henry Miller
The Estate of Henry Miller. All rights reserved.

© 1976 Éditions BUCHET/CHASTEL, Paris.
Tous droits de reproduction et d'adaptation
réservés pour le texte français.

ISBN : 978-2-283-02834-6

EN GUISE DE PRÉFACE

Cher Henry,

Je suis ici dans la forêt de la Galaube sans le moindre livre, je veux dire sans le moindre de mes livres, et donc bien incapable de contrôler la fameuse phrase de François d'Assise qui vous intéresse. Quel dommage, dois-je me pendre ? Ou décider que toute la Bibliothèque Nationale ne vaut pas un arbre, ni une phrase de génie un gobelet d'eau ? Quoi qu'il en soit, j'ai dû écrire comme toujours le b.a.-ba, le bon sens fou : « N'essayez pas de changer le monde. Changez de monde. » Sans blague, je suis désolé, car enfin votre entreprise est de celles qui tentent le diable ; vous êtes en train d'écrire un livre en français. Oui, oui, oui, je suis aux anges à la pensée de ce livre-là. C'est la chose la plus simple, la plus époustouflante,

la plus riche d'aventures. Il s'agit d'écrire tout nu comme le premier homme, celui qui inventa voyelles et consonnes, et les épingles pour. Le péril de l'écriture c'est la prolixité, la redondance, les finasseries. J'ai toujours pensé qu'on perd un temps fou, et mille merveilles, dans les jointoiements, les traversières, les points sur les *i*. À chausser les sandales, à enfiler les manchettes (et pendant ce temps le lièvre a foutu le camp). Le grand malheur c'est le savoir, ce qu'un maître vous a enseigné, ce qu'un livre vous a appris. Le fameux il faut...

Le véritable écrivain c'est l'ignorant de génie, qui ne sait rien mais comprend tout. C'est un grand maladroit, à l'oreille archaïque, à l'œil phénoménal, qui fourmille de désirs, patauge dans tous les échos, la maladresse des géants, fertile en métamorphoses, en grossesses. Il bafouille un peu dans l'imparfait du subjonctif, il trébuche dans les synonymes, sans doute un peu moins de nuances, de méandres. Ce qu'il lui faut c'est la haute mer, les routes carrossables, les chevauchées fabuleuses. Cherchez dans la forêt la plus grosse bête, l'extraordinaire, l'inouï, l'absolu.

C'est la différence qu'il y a entre la charrette à bœufs et la bicyclette.

L'écriture commence à l'angoisse devant la page vide, l'idée sauvage. Voyez Shakespeare, voyez Cervantès comme ils courent au canon, pêle-mêle avec leurs sarbacanes et leurs scories. Qui n'a rêvé d'écrire enfin en direct, de la sensation à l'expression, sans l'intermédiaire de tant de règles ! Quant à moi, Dieu me garde de connaître ma langue par cœur !

Suivez l'instinct, c'est le prince. Un serpent, une hirondelle, un éléphant en savent plus long sur la vie, et donc sur le langage, que le crâne d'Aristote, le meilleur écolier du monde. Il y a un charme spécial dans une langue étrangère, et dans sa manipulation comme une caresse. Le dieu s'acoquine volontiers avec le vaste naïf, avec l'estomac tous azimuts. Les mots aujourd'hui n'ont plus le sens du dictionnaire, ils n'ont plus leur pruine, leur sève, ils sont délavés. Depuis le temps ils ont jour à jour gagné ou perdu des attributs, des appendices, des cédilles. Ce matin c'est une langue originelle, toute ruisselante de rosée. Un pas de danse qui montre joliment le cul. La cavalcade des cinq sens. C'est plein de trouvailles, de

fertiles, d'irrésistibles erreurs. Ah ! la divine méprise ! L'incroyable réussite, la chance de toutes sortes d'inventions... L'impérial hasard règne souverainement. Rien de tel qu'un léger strabisme pour faire des miracles. Telle tournure a mis le feu aux poudres, l'imagination aux abois. Le moindre quiproquo ouvre des perspectives inouïes, l'envers souvent a plus de sel que l'endroit. Il suffit d'une grimace, d'un faux pas pour changer le monde. Les chasse-trapes même sont pleines d'histoires. N'est-ce pas le conseil de Verlaine : « Et pour cela préfère l'impair ! » ? Il y a de puissants contresens, d'inénarrables entorses. L'œil prime la plume. Sans compter la part du mystère, les mots dont vous accouchez sont un peu vos enfants, les choses qui nous viennent de l'au-delà ont un parfum de tourterelle. Tout prend des allures baroques, un air fou. Partout c'est plus vrai que le vrai, plus beau que le beau. J'ai vu ça chez Caroline quand elle écrit hardiment : échafaud pour échafaudage. Et moi-même en pleine barbarie...

Et cette incroyable passion, la liberté !

Trémolières le dit dans son *Partager le pain* : « La langue des hommes comme son

pain est devenue une apparence, qui ne nourrit plus. » Elle a besoin d'un peu de bouse de vache, d'un peu de folie. Vous allez trouver tous ces trésors chez Mademoiselle de France.

Et donc vive Miller en français ! Vous êtes merveilleusement placé pour choisir le dessus du panier, les mots les plus simples, les plus entiers, les plus coruscants, les fondements, la charpente, l'équilibre, ceux qui font le poids, ceux qui portent couilles. Racine n'avait que trois cents mots pour dire le monde et le cœur. Gageons qu'il y aura là les aînés de la bande, les structures, les saillies, les hypothèses, ceux qui servent tous les jours, ceux qui ne servent qu'une fois, les médaillés, les pauvres bougres, ceux qui sentent le brou de noix et la métaphysique, ceux qui sont vierges, la hache, la trompette, la merde, le soleil, rien que des capitaines, tout ce qui a mouvement, tout ce qui bande, qui craque, qui flambe, qui pue, les germes, les montagnes, l'arc-en-ciel, la reine-des-prés, il y a cent expressions pour dire : faire l'amour, il y a la force, la ruse, le rire... Ah ! le français de Miller : « Aimez ce que jamais vous ne verrez deux fois ! » Pillez,

grappillez, vieux corsaire, allez-y à belles
mains, comme à Delphes, les pieds ne sont
pas de trop, vous allez faire fortune, vous allez
boire la mer !

Je vous embrasse.

Joseph Delteil

AVANT-PROPOS

Je n'aurais pu achever ce livre, aussi court qu'il soit, si je n'avais pas l'assistance et l'encouragement des amis suivants :

Sylviane Towne,

Roger Towne,

Dominique Robertson,

Sava Nepus.

À tous, mes grands remerciements !

Henry Miller

J'SUIS PAS PLUS CON
QU'UN AUTRE

by Henry Miller

Je me suis décidé à écrire un petit bouquin en français. J'étais encouragé de le faire par Mlle Sylvie Crossman qui est en train d'écrire une thèse sur moi et mon œuvre. Elle est partie il y a quelques heures seulement. Nous étions d'accord que je devrais laisser mes fautes de grammaire, mes erreurs, ma mauvaise ponctuation et mes fautes d'orthographe. Ça veut dire, si un éditeur trouve ce livre appétissant, n'est-ce pas ? (Vous verrez, cher lecteur, qu'au cours de ce livre je vais répéter n'est-ce pas comme je répète en anglais – « Don't you know ? » Je ne sais d'où vient cette mauvaise habitude. Je la déteste, mais n'en peux rien.)

J'espère que mes lecteurs n'attendent rien de brillant de ma part, surtout en français. Mon but sera, si j'en ai un, de vous faire

sourire de temps en temps. Aujourd'hui, je me sens un peu l'âge de Bouvard ou de Pécuchet. (En vérité je suis plus âgé. Mais je l'ignore.) Je ne suis pas encore *ausgespielt*.

Je vous ai dit que j'avais parlé longtemps avec Sylvie Crossman. Elle est bien une bavardeuse, mais une très agréable bavarde. Je voudrais bien appeler cet entretien « farouche », malgré le fait que cette parole ne s'applique pas. Quand elle sortait elle m'a laissé dans un état de vertige. Pourquoi, je me demande, ne peux-je trouver des femmes américaines avec lesquelles je peux parler ainsi ? Vous Français et Françaises, vous en êtes conscients, sans doute, que nous Américains, femmes et hommes, sommes affligés par une sorte de mutisme qui s'exprime brutalement ! Dans un de ces charmants livres d'autrefois Paul Morand avait indiqué qu'on peut toujours reconnaître des Américains dans un endroit public parce qu'ils disent toujours à haute voix – « I, I, I. » Il remarque que par comparaison le « je » français est tellement plus « discret, silencieux, modeste. » Tout cela n'est que trop vrai. Par contre, nous, nous faisons observer qu'entre deux

ou trois groupes (en public) la conversation des Français domine les autres. Malgré leur susurrant « je », ils se font connaître – parce qu'ils sont de bons parleurs, compliment ou non, je ne sais pas. Au fait, je m'en fous. Tout ce que je sais est ceci – que mes compatriotes n'en savent pas comment mener une bonne conversation. Tandis que tous les Français presque sans exception, sont des experts ; des maîtres à cela. À vrai dire, pour ma part, j'aime mieux entendre une bonne conversation entre deux français ou françaises que d'écouter une sonate de Mozart.

Mozart ! Voilà quelqu'un qui m'embête ! Mozart c'est de la perfection ! Je ne veux rien avoir avec l'un ou l'autre ! Moi, j'aime le manque de perfection. À bas Leonardo ! À bas Flaubert et toute sa tribu ! À bas le dix-huitième siècle – Voltaire, d'Alembert, Diderot et tous ces gens ! Moi, j'aime les monstruosité de Rabelais, de Rimbaud, de Cendrars. Un Hemingway ne me dit rien. Même Bach m'ennuie parfois. En général j'aime ceux qui sont un peu ou largement, fous. L'imbécile non ! L'idiot, oui ! Il y a une grande distinction entre les deux. Être fou c'est d'être poète. Ce sont

des imbéciles qui gouvernent le monde. Vaut mieux avoir des simples à la législature que les gens d'aujourd'hui, des rats, des punaises ! Imaginez un monde gouverné par un trio comme Chaplin, Satchmo et Picasso. Même dans l'autre monde ils peuvent faire mieux pour nous que les hommes en contrôle à présent !

Nous ne sommes pas encore foutus, seulement presque. Ils seront pires que Hitler, Nixon et leur genre. On attend la venue des monstres, comme au temps des Romains – fous, idiots, mégalomaniaques, etc. Les nôtres sont des bébés. Curieusement, même le sens de la cruauté est détérioré. Théâtre de la cruauté ? Pas encore, mes gars !

Je n'ai jamais eu affaire avec la politique. À mon avis c'est impossible de ne pas être corrompu dans ce jeu. Ils sont tous des tricheurs, des malfaiteurs, des cons, quoi ! Le même va pour les religions. Elles sont toutes abrutissantes. Jésus, Bouddha, Mohamed, ils n'ont rien changé. Le mal et le bon coexistent. C'était l'idée de Zoroaster, mais personne ne l'accepte comme vérité.

Chez nous la religion, ou le prêchement peut devenir un business profitable. Voyez

Billy Graham et Katherine Kuhlmann. Y en a chez vous aussi, je suppose. Ils sont partout au monde, comme les vers et les rats.

La seule chose qui nous manque ce sont des anges. Dans ce vaste monde il n'y a pas de place pour eux. D'ailleurs, est-ce que nous avons des yeux pour les reconnaître ? Peut-être nous sommes entourés par les anges sans le savoir.

Une chose est certaine – nous reconnaissons les diables entre nous. Et y en a légion ! Le fait, cruel qu'il soit, est qu'ils sont plus intéressants parfois que les vertueux et les hypocrites. Je parle des diables ordinaires, pas d'un Gilles de Rais ou d'un Hitler.

J'avais presque quarante ans quand je suis arrivé en France. Je connaissais trois ou quatre mots – oui, non, bonjour, excusez-moi – c'est tout. Je n'ai jamais étudié le français à l'école. J'ai pris quatre ans d'Allemand de préférence. Alors, il a fallu l'apprendre vite. Je l'ai fait dans la rue, au cinéma, en faisant mes emplettes. Tout pour moi était neuf ou nouveau, tout un mal-de-tête. Les enfants se moquaient de moi, de mes fautes de grammaire ou de ma prononciation. Au restaurant au lieu de dire « j'ai terminé » je disais « je suis fini », etc. etc.

Finalement, après deux ans Anaïs Nin m'a trouvé un instructeur, un charmant vieil homme, bien cultivé, et très aimable, qui s'appelait M. Lantelme. (Il ne savait pas un mot d'anglais, fortunément.) J'avais déjà commencé à lire les livres français. Je me rappelle séances au café de la liberté, près du cimetière Montparnasse, avec le premier livre français – *Moravagine* par Blaise Cendrars. Naturellement j'ai fait usage du dictionnaire français-anglais. Un peu plus tard j'avais l'audacité d'essayer lire *Voyage au Bout de la Nuit* de Céline. Ça alors était une autre paire de manches. Je me rappelle de mes entretiens avec M. Lantelme pendant cette période. « Comment avais-je la témérité de lire un tel comme Céline quand je n'avais pas lu Voltaire ou Balzac ? » C'était une grande expérience pour moi. Une fois de plus, j'ai reconnu qu'il ne fallait pas savoir tous les mots d'un auteur, mais de partager son esprit. Céline m'a fasciné. Quelques années plus tard je l'ai relu, cette fois en anglais. Ce n'était pas la même chose. Céline est intraduisible. Poussé par mon enthousiasme pour Céline j'ai essayé de l'interpréter à mon instructeur. Mais, il était

obstiné. Rien ne pouvait le convaincre qu'un auteur qui écrit dans un tel langage méritait d'être lu. (À cette époque *Tropique du Cancer* existait en manuscrit seulement. Autrement il aurait pu trouver une affinité entre Céline et moi-même.) Malgré mon admiration pour Céline, je ne l'ai jamais rencontré. (Même pendant la période quand j'habitais Clichy).

J'oublie maintenant qui étaient les écrivains que Lantelme aimait le mieux. Sans doute Flaubert, Racine, Balzac, de Maupassant, mais je ne me souviens pas de discussions à propos des grands auteurs Russes – Dostoïevski, Tolstoï, Gogol, Gorki, *et alia*. Et il n'était pas un chauviniste ! Mais pourquoi voyager quand son propre pays était tellement riche et cultivé ? Il pouvait parler plutôt d'Homère, d'Ovide et des dramatises Grecs.

Pour revenir un moment au café de la Liberté. Le deuxième livre que j'ai pris, et ceci était beaucoup plus facile, c'était *New York* par l'auteur d'*Ouvert la Nuit* et *Fermé la Nuit* – Paul Morand. J'avais lu ces livres-là, en anglais, à New York. Tout le monde a connu Paul Morand – un « best seller. » Pendant ma première année à Paris quand

j'étais vraiment désespéré, j'ai écrit à Paul Morand, demandant si je pourrais être son secrétaire ou son laquais n'importe quoi. Pas de réponse. Vingt-cinq ou trente ans après, il m'a expédié un pneu m'invitant à dîner avec lui au Pont du Gard. Entretemps il m'écrivait combien il admirait mon œuvre. Encore pas un mot de ma requête.

Le vieil Lantelme connaissait bien ses auteurs classiques. Souvent il parlait des auteurs Latins comme Térence et Tertullian, ce qui était du pur chinois pour moi. Je détestais Virgile, Cicero, Caesar et les autres qu'on est obligé à connaître à l'école. De Virgile, par exemple, je retiens deux phrases seulement – « *Rari nantes in gurgite vaste* » et « *timeo danaos et dona ferentes.* »

Mais beaucoup plus important que le Latin était notre instructeur Bulldog Holmes. C'était un homme qui aurait dû habiter un asile de fous. Il était toujours en appareil de gentleman avec un chapeau melon et même un monocle. Il était toujours en colère. Quand il se fâchait ses lèvres tremblaient, et les veines de ses tempes se gonflaient de sang. Dans ces paroxysmes il avait l'air d'un monstre. Une